

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 12 (1982)
Heft: 7-8

Rubrik: Musiciens sur la sellette : Schubert et son double

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

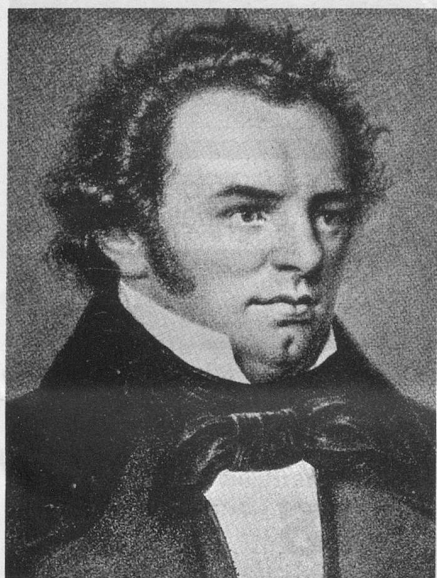
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

Schubert et son double



Maria Wutz était un petit maître d'école, humble, émerveillé, heureux du moindre événement. Il confondait la poussière de la route avec l'aurore ou le coucher du soleil. Son père, déjà, était maître d'école. Chaque bourgade allemande de cette époque avait le sien, qu'elle choyait, envoyait, chahutait. Celui dont nous parlons, Maria Wutz, était un personnage de roman, imaginé avec tendresse par Jean-Paul Richter.

On ne pense pas que Schubert ait jamais lu la « Vie de Maria Wutz ». Or, on le voit rejeter ce miroir de lui-même, qu'il ignorait, et dans lequel ses futurs biographes tenteront de l'enfermer, on le voit briser ce miroir avec une sorte de panique. Cela va lui coûter, très certainement, la main de Thérèse Grob. Cela va lui coûter la sécurité. Cela va lui coûter la vie, car on imagine qu'avec un peu plus de soins, un peu moins de bohème, un peu plus d'amour, un peu moins de désespoirs,

son organisme aurait résisté à la typhoïde, qui devait l'emporter à 32 ans.

Dans le temps qu'à Paris les jeunes romantiques s'affublaient de capes, de cheveux longs et d'idées qui tenaient de la gesticulation cérébrale, Schubert troquait très simplement son confort à quarante florins par an contre une liberté nue et terrible. Tout en noircissant du papier, beaucoup de papier, et en créant, pêle-mêle, de petits chefs-d'œuvre et des imitations, puis de vrais chefs-d'œuvre, en devenant peu à peu le compositeur des premières symphonies, allantes, fraîches, et déjà le génial auteur des Lieder, il avait les yeux fixés sur l'opéra. Sans ambition, il n'eût pas quitté ses pantoufles ! Son nom devenait connu. On allait jouer, en cette année 1824, deux de ses opéras... 1824, une seconde secousse sentimentale, l'échec de ses opéras, une maladie qu'il voulait croire guérie et qui le condamnait.

Schubert n'était pas un solitaire, comme le Grand Homme qui vivait à côté de lui, dans cette Vienne folâtre, ce Beethoven muré dans sa surdité et ses chefs-d'œuvre. Schubert avait des amis, des compagnons. On avait organisé les célèbres Schubertiades, où l'on chantait ses Lieder, où l'on jouait sa musique de piano... avait-on une idée de l'importance du compositeur ? Dans la fumée des pipes, les rires des filles, l'auréole chancelante du petit vin blanc, et surtout privé du recul nécessaire à tout jugement, imaginait-on la splendeur de cette symphonie qui dormait dans les tiroirs de Schubert, avec ses deux mouvements, cette inachevée ? Il ne s'est donc trouvé personne pour... On ne savait pas.

Le Maria Wutz de Jean-Paul était alors plus heureux : marié, entouré d'enfants, il n'avait pas le sou pour s'acheter des livres. Aussi, il les composait, au fur et à mesure de leur parution, d'après leurs titres. Maria Wutz écrivit, à moitié pour rire, à moitié pour de bon, les « Fragments » de Lavater, les « Brigands » de Schiller. Son personnage fait encore sourire : il n'est

rien. Il avait opté pour le confort intellectuel.

Schubert, désespéré, tourne le dos au monde si avare de miracles. Il ignore qu'il lui reste quatre ans à vivre. Il écrit. Il se permet de n'écrire que des splendeurs : le quatuor « La Jeune Fille et la Mort », le cycle de Lieder « Le Voyage d'Hiver », les deux trios pour piano, les impromptus, la neuvième symphonie, les trois sonates posthumes... et le quintette à cordes avec deux violoncelles. Schubert se tue au travail et il le sait. Il lutte contre une mort abhorrée qui, sublime ennemie, lui dicte des musiques délectables. Il chante et s'enchant, dans l'adagio du quintette, d'une plainte dépouillée, bouleversante. Il n'y a là aucune innovation dans le style, aucune trouvaille : tout est découverte, tout est reconnaissance, comme on peut supposer que dans l'au-delà on re-connaîtra le bonheur pour lequel nous sommes créés. Cette page le hisse au niveau des plus grands compositeurs. Il le sait aussi, sans doute. Son génie lui est donné de surcroît, et la gloire, pour plus tard, pour quand il dormira. Sa joie lui est donnée aussi, que nul ne peut lui ravir. Il continue son quintette par une sorte de scène de chasse où, dans un rythme oppressant, repassent les émotions, les déceptions, les heures claires, et tout a goût de tempête. Puis, après un bref *andante sostenuto* où, pour la dernière fois, il se montre sans masque, dans sa bienheureuse désolation, il termine par un *finale* plein de bonhomie, comme savait les faire, après les mouvements les plus sombres, Mozart : un sourire gagné sur l'épouvante.

Deux mois plus tard Schubert meurt. Laissons conclure Jean-Paul, toujours à propos de Maria Wutz — et les deux maîtres d'école, le vif et l'imaginaire — se rejoignent dans l'ultime simplicité : « Enfin l'ange de la mort tira sur le visage un blème suaire et arracha de sa caisse pleine de terre organique l'âme en fleurs avec toutes ses racines. »

P.-Ph. C.

